

L'exotisme en tant qu'expérience intérieure

Réflexions autour d'un roman de Lev Kassil

Édouard Nadtotchi

Traducteur : Leonid Heller

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/edl/433>

DOI : 10.4000/edl.433

ISSN : 2296-5084

Éditeur

Université de Lausanne

Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2009

Pagination : 227-240

ISBN : 978-2-940331-20-8

ISSN : 0014-2026

Référence électronique

Édouard Nadtotchi, « L'exotisme en tant qu'expérience intérieure », *Études de lettres* [En ligne], 2-3 | 2009, mis en ligne le 15 septembre 2012, consulté le 18 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/edl/433> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/edl.433>

L'EXOTISME EN TANT QU'EXPÉRIENCE INTÉRIEURE : RÉFLEXIONS AUTOUR D'UN ROMAN DE LEV KASSIL

L'étude d'un célèbre roman pour enfants (*Le Cahier de classe et la Schwambranie* de Lev Kassil) offre ici une occasion de réfléchir au rapport entre la vision des pays lointains imaginaires et la transformation révolutionnaire de la réalité qui inclut les dimensions utopiques et fictionnelles. La cartographie nouvelle donne lieu à une symbolique inversée du sacré et du profane; en résulte une topologie où le quotidien se mêle à l'exotique et à l'utopie. L'article montre à quel point cette figure complexe est essentielle pour la littérature russe, enfants et adultes confondus.

Le dispositif colonialiste se fonde sur un déploiement dans l'espace des relations asymétriques entre le colonisateur et le colonisé. Afin de justifier la colonisation, on opère la réduction du statut des colonisés en le faisant descendre sur l'échelle téléologique, qui figure un mouvement ascendant linéaire, dont les marches les plus hautes sont occupées par le colonisateur lui-même. En d'autres termes, le discours « colonisateur » présuppose un processus d'exotisation du territoire colonisé qui réduit les habitants de ce dernier, n'ayant pas atteint le stade de la Loi, en objets d'éducation ou de dressage. Depuis le XIX^e siècle, cette réduction est servie avant tout par la technique de l'infantilisation : les colonisés sont conçus (reconstruits) en tant que des enfants supposés attendre un Père. Celui-ci leur apportera la Loi, leur fera passer un rite d'initiation pour les conduire vers le Monde des adultes. Cette pratique est loin d'être unique, elle n'épuise même pas l'éventail des « technologies paternalistes »; or il existe bien des moyens non-paternalistes appelés à établir les relations asymétriques du pouvoir (par exemple, différenciations selon les axes animaux / humains ou civilisation / barbarie). Ainsi, la technologie

chrétienne de la « colonisation ecclésiastique » utilise, comme son fondement, l'asymétrie du modèle pastoral ; certes, les textes se réfèrent fréquemment à la Loi du Père et répètent le terme « enfants », mais il est important de ne pas confondre la pratique pastorale de l'Eglise avec le concept d'« enfant » tel qu'il apparaît aujourd'hui. L'usage des mêmes mots ne doit pas nous induire en erreur : l'image contemporaine de l'« enfance » est foncièrement différente non seulement de celles qui fonctionnaient chez les chrétiens des premiers âges, mais encore de celles de la culture médiévale, voire du XIX^e siècle. Les différences sont radicales ; si l'on n'en tient pas compte, on tombe dans l'anachronisme.

La conception qui dote l'enfant d'un monde intérieur particulier régi par une logique propre, un monde non moins intéressant que le monde des adultes mais qui échappe à la compréhension de ces derniers, cette conception est bien récente ; on peut croire qu'elle n'a pas commencé à se développer d'une manière accélérée avant la fin du XIX^e siècle, et ceci en relation étroite avec la diffusion des descriptions anthropologiques de la « pensée primitive » : on se rappelle que Lévy-Bruhl vit dans la pensée paralogique un phénomène propre aux peuples primitifs et aux enfants, à la phylogénèse aussi bien qu'à l'ontogenèse. Ce n'est pas par hasard que le « poète du colonialisme » Rudyard Kipling superpose dans son *Livre de la jungle*, dans *Kim*, les schémas du roman d'apprentissage et du roman colonial. On peut dire par conséquent que l'image de l'enfant doté d'un monde propre bénéficie largement des mécanismes de la cartographie colonisatrice et exotisante à la fois. Ainsi, les thèmes de « pays lointains » et de « voyages », sont activement introduits dans la littérature pour enfants et utilisés pour la description de la conscience infantile. On pourrait presque dire que l'« entraînement colonisateur » est une fonction de base du nouveau concept de l'enfant. Certes, il a deux versants : d'une part, le « pays de l'enfance » est vu selon le mode du territoire colonial / exotisé ; d'autre part, l'enfant lui-même ne gagne la position de sujet que grâce à la colonisation et à l'exotisation du « monde des adultes ». Aussi toute la structure du passage vers l'âge adulte est-elle liée à l'intériorisation de la mission et de la stratégie colonisatrices. L'enfant grandit en découvrant de nouveaux territoires de la vie et en les maîtrisant graduellement. La structure de ce processus du grandissement dans notre contexte présente son asymétrie : l'opposition entre les mondes des enfants et des adultes se confond avec celle entre les mondes de l'imagination et de la loi ; le passage du premier vers le second constitue le

grandissement. Le processus s'accomplit à travers l'extériorisation de l'espace intérieur de l'imagination, à travers son investissement dans un Ailleurs. Maîtriser les pays lointains signifie pour l'enfant obtenir le statut actif du sujet de la Loi ; en soumettant ces pays aux lois, il gagne la position d'adulte, identique à celle du Père qui prescrit la Loi phallique.

L'analogie est frappante avec l'opposition colonisateurs / colonisés : les colonisés sont fréquemment perçus comme autant d'enfants, vivant dans l'ordre de l'imaginaire, incapables de maîtriser par eux-mêmes la loi et le principe de réalité. La « mission de l'homme blanc » prend ainsi des allures de mission du Père, d'un Adulte qui vient vers les « grands enfants » pour leur donner l'Ordre et la Loi, les introduire à la Réalité (ou, inversement, les préserver de la confrontation traumatisante avec la Réalité). La métropole ne s'affirme qu'en colonisant, elle doit porter la Loi du Père vers un ailleurs lointain, sinon elle perd son statut symbolique et politique de puissance réelle, c'est-à-dire ayant grandi, parvenue à l'âge adulte. De même, la métropole ne peut diffuser ses lumières civilisatrices que si elle trouve ses propres enfants-sauvages à civiliser.

Comment la Russie se situe-t-elle par rapport à la stratégie « enfants / adultes » ? Son projet de colonisation ne permet pas la projection au loin des pays exotiques : ses « sauvages à éduquer » se trouvent dans un espace qu'il est impossible de détacher de l'espace de la métropole. D'où l'ambiguïté de l'auto-perception par la conscience nationale qui se construit tout au long des XVIII^e-XIX^e siècles. La Russie s'affirme en effet comme un pays qui porte la loi et l'ordre aux « sauvages » peuplant les territoires progressivement conquis de la Sibérie, du Caucase, de l'Asie centrale, c'est-à-dire comme un pays d'adultes accomplis. Mais en même temps, elle se voit aussi comme un pays d'enfants, comme un pays-enfant qui n'est pas encore sorti de l'ordre de l'imaginaire et qui, par conséquent, reste dans la position de l'élève éduqué par de vrais adultes, et donc dans la position du colonisé. Cette ambivalence est clairement visible, par exemple, dans la correspondance de Catherine II avec ses mentors de la République des lettres ; son propre rôle est ambivalent, elle va à l'école des maîtres européens tout en jouant la Mère de la nation et sa Maîtresse (c'est d'ailleurs de là que viennent ses conflits avec les maîtres français). La notion de « peuple russe » est formée dans le cadre de cette ambivalence ; il est un grand enfant qui doit être surveillé en permanence par le Pouvoir, l'Etat et le Propriétaire terrien. La stratégie d'une telle colonisation intérieure signifie l'impossibilité de

tracer une frontière nette entre la métropole et les colonies, à la suite de quoi le discours colonial se fait totalitaire, car il recouvre tout l'espace où se réalise le pouvoir. Dans ses célèbres Cours publics, l'historien Klioutchevski appelle « autochtones » l'ensemble des habitants de la Russie ; pour analyser l'activité du pouvoir de l'Etat, il utilise les termes de l'administration coloniale. Le paysan devient une sorte d'« aborigène », infiniment éloigné de son maître et encore plus du Législateur (de l'administration pétersbourgeoise). Ainsi, la colonisation a lieu partout, on ne peut la circonscrire dans les limites d'un espace particulier.

Rien d'étonnant dans ce cas à ce que le discours de la décolonisation, devenu un thème important du discours soviétique des années vingt-trente, prenne le même caractère totalisant. Accompagnant l'effort d'éducation dirigé vers la société entière, la propagande soviétique tend à décrire le monde nouveau comme un « pays adolescent » qui vit le passage vers l'âge adulte. Cela implique une ambivalence des relations qui s'instaurent avec le « vieux monde » européen : la Russie hérite du statut de disciple de l'Europe et la dépasse. Simultanément, elle reste Adulte pour ses propres peuples en leur apportant un nouvel Ordre des Pères. Mais l'ordre nouveau est en même temps celui de la libération de l'enfant : l'ordre du Réel et l'ordre de l'Imaginaire se mêlent dans un nouvel ordre du Symbolique. N'oublions pas que l'URSS est avant tout le pays de l'utopie qui se réalise, et sa qualité symbolique première est que c'est un « Pays de l'enfance heureuse » (*Strana sčastlivogo detstva*). Ce n'est pas un hasard si l'édification de ce « pays de l'enfance » soviétique triomphe de la conception rousseauiste de l'enfant ; elle a inspiré Margaret Mead, dont les livres sur les enfants des peuples « primitifs » ont provoqué un engouement général et sont devenus des pierres angulaires de l'idéologie de la décolonisation (certains ont soutenu que les enfants qu'elle avait décrits devaient moins au matériel ethnographique disponible qu'aux schémas soviétiques).

Quoi qu'il en soit, le modèle soviétique décolonisateur réalise sa décolonisation au prix d'une confusion totale entre l'imaginaire et le réel, au prix de l'interpénétration des mondes des adultes et des enfants au sein d'une topologie unique ; ce qui explique l'importance des « pays lointains » dans cette topologie nouvelle qui se construit avant tout à partir des espaces conquis de l'Empire russe, des territoires que l'on cherche à intégrer dans le circuit économique : la Sibérie, l'Extrême-Orient, dans une certaine mesure, l'Asie centrale. La figure du « nouvel exote » – un

géologue, un chasseur, un voyageur-naturaliste – prend une des places de choix dans le discours soviétique en général, et dans le discours stalinien en particulier. Les écrivains naturalistes Mikhaïl Prichvine et Konstantin Paoustovski deviennent exemplaires pour l'époque stalinienne¹. Ils s'efforcent en fin de compte d'élaborer une « poétique de la colonisation intérieure », ils mettent en place une description poétisée des espaces « aborigènes » au sens de Klioutchevski. Leur procédé central consiste donc à transformer le proche en lointain, grâce à quoi les lieux et les paysages de la Russie centrale prennent une teinte résolument exotique. Notons que l'institution littéraire confisque ces deux écrivains, stylistes réputés, au profit de la littérature pour enfants, destinée aux enfants du « Pays de l'enfance heureuse » et les racontant. Et ils ne sont pas les seuls à contaminer l'écriture pour enfants par le modèle exotique/colonial. Les auteurs les plus aimés des enfants et adolescents soviétiques, Arkadi Gaïdar, Boris Jitkov, Rouvim Fraerman, décrivent des voyages et des « pays lointains ». Ainsi, l'action du célèbre récit de Fraerman *Tania ou le premier amour* (*Dikaja sobaka Dingo, ili povest' o pervoj ljubvi*, 1939) se déroule en Extrême-Orient, son personnage principal est géologue et son décor, exotique à souhait².

On commentera ici *Le Journal de classe et la Schwambranie* de Lev Kassil, une œuvre paradigmatique, une de celles qui ont contribué à l'affirmation de la nouvelle littérature pour enfants en alliant au sein d'un dispositif ludique les discours didactique, idéologique et géographique. Une partie du récit voit d'abord le jour dans la revue de Maïakovski, *Novy LEF*, en 1928³, sa suite est sérialisée la même année dans une revue de pionniers, *Koster* (on le voit, la distance n'est pas grande entre les expériences utopistes de l'avant-garde et la littérature pour enfants⁴). Le récit raconte l'histoire de deux frères qui vivent dans un faubourg de Saratov, au bord de la Volga, et couvre la période entre 1914 et 1928. La structure narrative est assez complexe ; le plus grand des frères, élève du lycée, écrit un journal dont de larges extraits sont intégrés au récit. Nous voyons le garçon qui mûrit au fur et à mesure que la narration

1. Cf. dans la bibliographie, les travaux de G. Belaja, M. Čudakova, L. Heller, ainsi que H. Günther et E. Dobrenko.

2. Cf. dans la bibliographie, les travaux de M. Petrovskij et de K. Clark.

3. L. Kassil', « "Izustnyj period" v g-Pokrovske. Iz materialov k knige *Konduit* » ; *id.*, « Iz knigi *Konduit* ».

4. Cf. dans la bibliographie les ouvrages de M. Vajskopf et de V. Erlich.

progresse. De temps en temps, nous le voyons déjà grandi, qui jette un regard retrospectif sur les événements passés. En plus, une voix monologique abstraite, la parole d'auteur, intervient parfois pour raconter des faits qui ne peuvent être connus du narrateur. Les perspectives spatiales et temporelles du récit sont elles aussi assez élaborées : elles s'organisent dans les deux sens, en suivant le mouvement du temps (le grandissement des héros) et en remontant en sens inverse, vers l'univers déjà disparu. Le faubourg, espace périphérique par excellence, est habité par des Allemands, des Ukrainiens, des Juifs ; le récit est mené par un enfant, mieux : par un enfant juif, mieux encore – par l'enfant d'un médecin venu d'ailleurs. Nous avons donc un regard marginal, un point de vue, mainte fois déplacé, de la périphérie. Il permet de construire une sorte d'« alibi de regard innocent », appelé à neutraliser tout jugement de valeur.

L'ensemble du récit se développe autour de l'opposition entre le monde du *Cahier de classe* (en russe, *Konduit*⁵) et celui de la Schwambranie, entre le monde de la Loi et celui de l'Imaginaire. Un jour, les deux frères sont punis par leur père. Laissé à lui-même, le narrateur invente un jeu qui peut durer à l'infini et qui consiste à imaginer un pays et à se lancer dans son exploration minutieuse. *Les Mythes anciens* de Gustav Schwab est à ce moment le livre préféré des garçons ; ils déforment quelque peu le nom de cet auteur bien connu en son temps pour en tirer l'appellation de leur pays inventé.

Ce résumé montre comment la découverte de ce pays est conditionnée par l'action punitive qui établit une distance entre l'adulte et l'enfant tout en plaçant ce dernier dans un espace disciplinaire particulier. On notera entre parenthèses que cet espace échappe à la structure du panoptique benthamien : le père des garçons refuse de les mettre au coin, il les envoie dans une sorte de débarras qui se situe à la frontière entre l'espace « visible » et « invisible »⁶. L'obscurité crée un espace dont la fréquentation permet d'organiser une action d'opposition à la Loi du Père, la création d'un espace nouveau qui échappe totalement au contrôle parental. A l'asymétrie de la domination légale paternelle répond l'asymétrie de

5. C'est-à-dire « carnet de conduite ».

6. La même punition sera appliquée à Buratino, le héros de *La Clef d'or* (*Zolotoj ključik*, 1937), récit d'Alexis Tolstoï, une libre adaptation des *Aventures de Pinocchio* de Collodi.

l'exotisation imaginaire. L'espace nouveau réunit ce qui est intérieur, intime chez le narrateur (qui passe son temps dans le débarras à se curer le nez : une action transgressive et un détail bien symbolique), et le lointain : la Schwambranie va s'éloigner de plus en plus du lieu de la vie réelle du héros, pour finir quelque part dans la région de l'Océanie.

Le narrateur constate : « L'origine de la Schwambranie est volcanique »⁷. L'éruption de l'intériorité (la métaphore volcanique elle aussi est bien à sa place) s'y passe d'une manière qui se moque des règles établies par la cartographie adulte. Le pays imaginaire – le jeu dure des années, nous dit le narrateur – s'oppose à « la vie ossifiée de l'ancienne famille et de l'ancienne société ». La perspective téléologique fait aussitôt son apparition, didactique – intégrant le point de vue du héros adulte et par là même un nouveau cadre disciplinaire – et en même temps utopique (la Révolution en tant que dépassement de l'Imaginaire) :

La révolution seule – ce pédagogue sévère, le meilleur des maîtres – nous a aidés à rompre les anciennes attaches et à quitter les ruines factices de la Schwambranie (205).

D'une manière caractéristique, l'invention spatiale combine le corporel, le grammatical et le géographique : les contours de la Schwambranie reprennent un dessin copié dans un manuel d'art dentaire, une dent à trois racines ; la forme fait penser à la lettre « III », le « Ch [Sch] » russe, la première lettre du nom du pays, mais aussi à la tulipe et à la couronne des Nibelungen. Une image riche de connotations : ce sera la « dent de la sagesse schwambranienne » (83).

Le pays imaginaire s'oppose dans l'économie du récit à un autre « espace secret », qui assure l'expansion de la Loi du Père. Le narrateur va dans un lycée avec un règlement disciplinaire très strict ; toutes les transgressions sont enregistrées dans un « Cahier de classe », le terrible *Konduit* dont le contenu n'est jamais révélé aux élèves :

On dit que tous les chemins conduisent à Rome. Au lycée, tous les chemins menaient vers le *Konduit* (63).

7. L. Kassil', *Konduit i Švambranija*, p. 35. Désormais, les références à cette édition seront données entre parenthèses, dans le texte.

Un véritable mysticisme du *Konduit* prend forme, celui-ci étant comparé au Livre Secret des vieux-croyants qui décrit la structure de l'Univers.

Ainsi, le *Konduit* et la Schwambranie constituent deux pôles dont la tension organise le cours du récit et rend possible l'érection de l'ordre symbolique. Le pays imaginaire évolue entre ses lois, ses guerres, ses voyages et relations diplomatiques. Il est lié au monde de la réalité, en dehors de la carte qui est en permanence mise au point par un objet sacré exclu du monde; il s'agit d'une reine appartenant au jeu d'échecs du père: elle se perd, les garçons la retrouvent et la cachent dans un bibelot représentant une petite grotte de corail. L'économie libidinale symbolisée par cette exclusion fondatrice – la figure du père introduite dans la grotte de maman – est évidente et fait écho à l'isolement des garçons dans le débarras. De son côté, le *Konduit*, qui s'enrichit de toutes les bêtises commises par les lycéens, dûment répertoriées, dessine dans le monde de la réalité un autre espace punitif, également complexe, composé des zones autorisées et interdites (les lycéens n'ont pas le droit de fréquenter les cafés, le théâtre, etc.).

Le récit traverse les péripéties de la vie lycéenne, la guerre mondiale, la révolution, la guerre civile: tout est vu à travers le prisme de la vie du lycée et du reflet de celle-ci dans l'organisation politique et géographique de la Schwambranie. Au début, celle-ci rappelle un conte de fées, c'est un pays où il fait chaud, plein de lumière, tous sont heureux, personne n'y meurt, personne ne tombe malade. Il est donc imaginé comme une négation utopiste de la réalité; même la géographie du pays qui ne suit que des lignes droites, malgré sa forme de dent, est utopiste. Petit à petit, cependant, les relations entre l'imaginaire et le réel se compliquent. Devenus plus grands, les garçons s'aperçoivent que «le monde n'est pas fait de symétrie ni de lignes droites, de cercles impeccables, de surfaces absolument planes» (176). La nature est contradictoire, rêche, sinieuse, car elle est l'arène d'un combat permanent: à preuve, les contours si imprévisibles des continents. La carte de la Schwambranie se modifie en conséquence. Or, la vie tout entière semble être sous-tendue par un combat; un vilain, puis d'autres vilains arrivent en Schwambranie (83). L'Eglise fait son entrée, des guerres entre les Etats commencent, des soldats sont tués, enfin, suite à la révolution dans le monde réel, la Schwambranie fait sa révolution à elle.

Le récit est divisé en deux parties: la première s'intitule, on le sait, «Le Cahier de classe» et raconte la fin du *Konduit* et de l'ordre établi;

la seconde, intitulée « La Schwambranie », comportant la description de la révolution et ses conséquences, raconte la fin du pays imaginaire. Ce dernier n'est pas détruit par quelque catastrophe ; c'est le besoin de fuir le réel dans un monde différent qui n'a plus de raison d'être.

On le sait, le narrateur et sa famille habitent les faubourgs de Saratov, ville vaste mais provinciale, de l'autre côté de la Volga. Et même si la maison du docteur est située en plein centre du faubourg, un enfant juif, fils d'intellectuel se trouve, par la force des choses, en marge de la « vraie » vie du quartier ; de plus, le récit déforme les proportions : on a l'impression que le héros est entouré d'enfants beaucoup plus grands que lui. Un autre procédé de la mise à distance est constitué par un jeu linguistique permanent, une « infantilisation » de la langue, le narrateur reproduisant fidèlement le parler de son petit frère, avec ses confusions, déformations, néologismes : une grande trouvaille qui a fait le succès de l'œuvre. Nous avons ainsi, dans ce récit, deux modalités de l'exotisation : la première, c'est l'invention de la Schwambranie ; la seconde, c'est la vie du quartier observée dans un miroir déformant. Les deux sont liées et l'exotisme de la Schwambranie se construit tantôt comme une amplification du discours transmental de la réalité quotidienne, tantôt comme une solution utopique des conflits qui agitent celle-ci.

Habituellement, le « regard d'enfant » est utilisé pour donner une représentation « défamiliarisée », décalée, de la vie adulte. L'imaginaire est dissout dans ce regard, il en fait partie. Kassil se révèle novateur, car il sépare les deux visions, celle de la vie réelle et celle de l'imaginaire, pour faire de leur confrontation le moteur de son récit. La téléologie historique de la révolution communiste victorieuse – une construction aussi obligatoire dans la littérature soviétique vers le milieu des années vingt que l'autocritique de l'auteur « intellectuel » hanté par son appartenance au monde « ancien » – s'inscrit dans une narration de type mémoriel d'une manière tout à fait originale. La victoire de la révolution est montrée comme le dépassement de la Schwambranie par un mouvement issu de cette dernière : la réalité dépasse l'utopie exotisante à partir de celle-ci, pour devenir une synthèse de deux perspectives. L'effort décolonisateur de la révolution déplace la périphérie marginale vers le centre (les pauvres, les minorités ethniques, les analphabètes renversent le monde régi par le *Konduit* pour ériger à sa place un ordre nouveau) et transforme un exotique « pays du bonheur » pour faire de ce produit de la fantaisie une pratique quotidienne des relations sociales. On peut

parler d'une « inversion de perspective » et de l'installation de « pays lointains » en plein cœur de la réalité nouvelle qui se construit tous les jours ; ce procédé instituant une nouvelle topologie servira de base aux meilleures œuvres de Gaïdar, Kavérine, Alexis Tolstoï, Jitkov, Prichvine, Paoustovski, Fraerman, Laguine et autres classiques de la littérature pour enfants et de la littérature soviétique tout court.

Kassil fait montre d'une véritable maîtrise dans sa mise en place d'une narration qui révèle comment le monde de l'utopie victorieuse et de ses nouveaux symboles dépasse en les sublimant les constructions exotisantes du narrateur. D'abord, le découpage territorial institué par le *Konduit* se brouille et perd son sens. Ensuite, les réalités de l'époque révolutionnaire s'infiltrèrent dans le monde imaginaire. Un jour, en classe, le petit frère raconte la découverte de la Schwambranie et le nouveau directeur prend cette information « géographique » au sérieux. Le pays imaginaire se rapproche de la réalité du faubourg. Lorsque les élèves, stimulés par la nouvelle direction, organisent un théâtre, il apparaît que le narrateur tient trop à son rêve, devenu le lieu d'une fuite rituelle.

Les organisateurs du théâtre mettent alors en scène une opération qui, un peu plus tard, dans *La Clef d'or* d'Alexis Tolstoï, sera transformée en une véritable machine topologique. On présente au narrateur, introduit dans une « chambre des surprises », un tableau inséré dans un cadre doré, intitulé « Panorama nocturne en hiver ». Le héros admire la beauté du paysage urbain miniaturisé, image d'une ville schwambranienne, lorsque son attention est attirée par un mouvement au fond du tableau ; la perspective change brusquement, le tableau prend de la profondeur et le cadre doré découpe une vue dans une fenêtre qui donne sur la ville réelle. L'illusion n'est plus. Une responsable des Jeunesses communistes parle de ceux qui partent à la recherche de mondes meilleurs que celui de la réalité ; elle déclare :

« Nous avons fait notre révolution pour que le monde soit meilleur là où nous sommes [...]. Les applaudissements retentirent et leur bruit fut celui de la Schwambranie détrônée qui s'écroulait » (209).

C'est ici que les deux perspectives exotisantes se fondent ensemble, deux manières de construire le monde en tant que tableau. D'un côté, nous voyons le faubourg se muer en un monde archaïque qui demande à être colonisé par le monde de la révolution utopique triomphante ; de l'autre, le faubourg se réduit aux dimensions d'un « pays lointain » ludique et

factice, « plus beau que la réalité ». Le « cadre doré », condition de l'exotisation, est neutralisé, la procédure thérapeutique réussit et le narrateur voit sa Schwambranie se dissoudre dans la réalité impossible du nouveau quotidien.

Le monde ancien, divisé entre le *Konduit* et l'imaginaire, s'écroule définitivement et la séparation d'avec le passé prend un tour violent. Apprenant que leurs amis fabriquent un « élixir de la joie » qu'ils appellent « Schwambranie », les frères en informent le chef local de la Tchéka. La délation devient une nouvelle initiation à la socialisation, un nouveau rite de passage, officiellement reconnu, vers l'âge adulte. Cet événement s'accompagne de la profanation du symbole sacralisé de l'imaginaire : les héros voient des soldats révolutionnaires transformer en un vulgaire cendrier la grotte de corail avec sa prisonnière, la reine des échecs. L'imaginaire géographique devient un support pour la nouvelle idéologie :

La Schwambranie a disparu. La ville de Pokrovsk également ; elle a été rebaptisée Engels. Le globe terrestre et la mappemonde ont fait un tour complet, sans révéler la présence de la Schwambranie. Et de la même manière se referme cette histoire, qui n'est pas une confession, juste une contribution aux études géographiques (210).

La fin du récit respire la mélancolie, la capacité d'imaginer la Schwambranie s'est envolée, tel un attribut inutile du regard « livresque », ancien, sur le monde. On peut penser que Kassil n'a pas réussi à chanter la gloire du monde nouveau. Il le regrettera plus tard, dans un de ses articles autocritiques :

« Toutes les fins lyriques prennent sous ma plume des tons ironiques. Suis-je incapable d'un lyrisme véritable, chaleureux, palpitant ? »⁸

La profanation du « pays lointain » de l'enfance devra être payée au prix fort. Même si Kassil continue à fournir à la culture stalinienne des œuvres importantes, il ne réussira jamais à égaler la maîtrise et la profondeur du *Cahier de classe et la Schwambranie*. D'autres écrivains, moins sensibles à la pression sociale – avant tout Prichvine et Gaïdar –, vont décrire les pays exotiques avec la précision et la force qui aura manqué à Kassil.

8. O. Kanunnikova, « V storonu Švambranii », <http://www.migdal.ru/times/34/2431/>

Concluons en répertoriant les problèmes qui apparaissent lorsque l'exotisme est traité, comme chez Kassil, sous sa forme d'expérience intérieure.

1. La détermination de la zone de l'enfance et de la zone coloniale procède de techniques semblables.
2. L'asymétrie qui fonde la position de l'adulte et du colonisateur est complétée par une asymétrie inverse ; pour l'enfant, il s'agit de la transformation du monde qui l'entoure en un objet d'exotisation, de son changement en un « pays lointain », grâce à quoi l'espace de l'imaginaire s'affirme contre l'espace de la réalité (celui du Père). On peut dire que la relation coloniale « réciproque » est possible, elle conduit cependant à l'intégration de la subjectivité du colonisateur. Finalement, l'asymétrie colonisatrice reste dominante et irréversible.
3. L'opposition au monde de la réalité quotidienne au moyen de la construction des « pays exotiques » exige une affirmation du sacré qui exclut de l'échange habituel certains objets – un mystère, un trésor, un talisman – afin de créer une zone d'exclusion spécifique et, par là même, une poétique de la description exotique.
4. L'espace de l'« exotisation à distance » implique la présence d'un espace de l'« exotisation de proximité » ; ces deux espaces peuvent coïncider, se compléter, entrer en conflit l'un avec l'autre.
5. L'exotisation de l'espace est indissociable de l'exotisation du temps ; un énoncé sur l'exotique concerne non seulement ce qui est lointain, mais aussi ce qui s'est éloigné sans retour dans le passé.
6. Nous avons analysé la description d'un monde de l'enfance transformé par la révolution ; cet exemple nous montre que l'asymétrie colonialiste du pouvoir n'est pas suffisante pour fonder l'exotisation. Il importe tout autant de faire un contrepoids en créant une zone de la symbolisation (an-archique) utopique. Dans sa corrélation avec le topos de l'utopie politique, le topos des « pays lointains » se découvre une dimension supplémentaire : il permet de neutraliser la profanation didactique qu'impose au monde l'utopie politique.
7. « Le pays de l'enfance heureuse » – un topos soviétique de base – ainsi que l'infantilisation de l'homme dans le système soviétique

paternaliste et communautariste⁹, peuvent être analysés dans l'optique de la « décolonisation » soviétique, tandis que l'on peut considérer cette dernière comme une économie de symbolisation dans des conditions très spéciales où le « réel » et l'« imaginaire » se mélangent pour atteindre le degré total de l'hybridation. Pour le dire autrement, dans le contexte soviétique, la décolonisation est conditionnée par un effort de profanation totale tant de la Loi du Père que de l'Ordre de l'Imaginaire.

Edouard NADTOTCHI

Lausanne

Traduction Leonid HELLER

9. Cf., par exemple, M. Heller, *La Machine et les rouages*.

BIBLIOGRAPHIE

- BELAJA, G., *Zakonomernosti razvitija sovjetskoj prozy dvadcatyh godov*, Moskva, 1977.
- , *Don-Kihoty revoljucii – opyt pobed i poraženija*, Moskva, RGGU, 2004.
- CLARK, K., *The soviet novel: history as ritual*, Chicago, Chicago Univ. Press, 1981.
- ČUDAKOVA, M., *Poëtika Mihaila Zoščenko*, Moskva, Nauka, 1979.
- ERLICH, V., *Modernism and revolution. Russian literature in transition*, London, Massachusetts, Harvard Univ. Press, 1994.
- GJUNTER (GÜNTHER), H. et DOBRENKO, E., *Socrealističeskij kanon*, Sankt-Peterburg, Akademičeskij proekt, 2001.
- GÜNTHER, H., *Die Verstaatlichung der Literatur. Entstehung und Funktionsweise des sozialistisch-realistischen Kanons in der sowjetischen Literatur der 30er Jahre*, Stuttgart, 1984.
- HELLER, L., «Konstantin Paustovskij, écrivain modèle. Notes pour une approche du réalisme socialiste», *Cahiers du monde russe et soviétique*, 26 (3-4) (1985).
- HELLER, M., *La Machine et les rouages*, Paris, Calmann-Lévy, 1985.
- KANUNNIKOVA, O., «V storonu Švambranii», <http://www.migdal.ru/times/34/2431/>
- KASSIL', L., *Konduit i Švambranija*, in *id.*, *Sobr. sočinenij v 5 tt.*, t. 1, Moskva, 1965.
- , «“Izustnyj period” v g. Pokrovske. Iz materialov k knige *Konduit*; «Iz knigi *Konduit*», <http://libr.rus.ec/b/25879>
- PETROVSKIJ, M., *Knigi našego detstva*, Moskva, Kniga, 2004.
- TOLSTOJ, A., *Buratino ili Zolotoj ključik*, in *id.*, *Sobr. sočinenij v 10 tt.*, t. 1, Moskva, 1965.
- VAJSKOPF, M., *Vo ves' logos. Religija Majakovskogo*, Moskva, 1996.